

raient un autre : voilà ce que l'on aperçoit tous les jours sur les rives du Hougly, et plût au ciel que l'on n'y observât rien de pire.

Vis-à-vis de Barrackpore, de l'autre côté du fleuve, est Sérampore, ville appartenant autrefois aux Danois. C'est le rendez-vous principal des missionnaires; ils y ont une imprimerie de laquelle sont sorties des traductions des saintes écritures, dans la plupart des langues de l'orient.

On compte à Calcutta plus de 500,000 habitans.

En remontant le Gange, on trouve sur la rive droite de ce fleuve, à 85 lieues au nord-ouest de Calcutta, la ville de Patna, dont l'étendue, en y comprenant ses faubourgs, est immense; c'est la capitale du Behar. Les maisons des Européens sont éparses dans un faubourg long et étroit, bâti au-dessus de la ville le long du fleuve. Beaucoup de maisons de Patna sont en briques, un plus grand nombre est en boue et couvert en tuiles, très-peu ont des toits en chaume. Une seule rue, passablement large, n'est ni droite ni bâtie régulièrement; toutes les autres sont tortueuses et étroites. Dans les chaleurs du printemps, la poussière y est insupportable, pendant la saison des pluies on enfonce partout dans la boue; le faubourg de Marosgoughé à l'est de la ville renferme beaucoup de magasins bien bâtis; malheureusement ils sont en matériaux très-combustibles,

ce qui rend les incendies très-fréquens; tous les cinq ou six ans, ce faubourg est réduit en cendres.

Patna est devenue une des villes les plus peuplées de l'Hindoustan; sa population est de 320,000 âmes; indépendamment des étrangers et d'un grand nombre de domestiques qu'ils y amènent. Les Seyks ont à Patna un temple, objet d'une grande vénération; on y voit plusieurs familles arméniennes qui s'y sont établies depuis long-temps. Cette ville fait un grand commerce avec le Népal.

Parmi les villes saintes des Hindous, une des plus célèbres est Benarès sur la rive droite du Gange, dont la largeur est en cet endroit de quatre milles; elle est sur une hauteur baignée par un coude du fleuve, et ses maisons s'étendent jusque sur les bords de l'eau; des escaliers ou ghâts ont été construits en différens endroits pour faciliter le débarquement et les ablutions; ils s'élèvent à trente pieds avant d'arriver au niveau des rues; en faire élever un est un acte de piété fréquent chez les Hindous.

« Je fus enchanté de l'aspect de Benarès, dit lord Valentia, cette ville couvre la rive concave du fleuve. Les minarets surtout produisent un bel effet. Le climat est très-différent de celui de Calcutta. On avait fait du feu peu de temps avant mon arrivée (8 mars 1803); les nuits étaient assez froides. En entrant dans cette ville je tra-



versai le quartier le plus peuplé et le plus fréquenté qui est sans contredit le plus singulier que j'aie jamais vu. Les rues en sont si étroites, que j'eus beaucoup de peine à empêcher mon cheval de se heurter contre les murs. Les maisons sont bâties en pierre de taille, elles ont des toits en terrasse et des fenêtres très-petites pour empêcher la chaleur et les regards du dehors. On en voit qui ont jusqu'à six étages; elles sont peintes d'une manière bizarre, et l'architecture en est tout aussi extraordinaire. Des sculptures formant une bande séparent chaque étage. La grande dimension des pierres qui entrent dans leur construction, et la manière dont elles sont jointes, prouvent que les Hindous sont d'assez bons maçons. Les deux côtés de la rue se rapprochent tellement sur quelques points, qu'on les réunit par des galeries. Plusieurs maisons neuves sont bâties sur un très-bon plan, et toute la ville a une apparence de prospérité que la réalité ne dément point.

Benarès est un lieu si saint que plusieurs radjah hindous y ont un vekyl ou intendant en résidence; ceux-ci font au nom de leur maître les ablutions et les sacrifices prescrits par leur religion. Le pays qui environne cette ville est très-fertile; les procès relatifs aux propriétés territoriales sont très-nombreux parce qu'elles sont très-chères et très-recherchées. On compte à Benarès 12,000 maisons

en pierre ou en brique qui ont depuis un jusqu'à six étages; les maisons en terre passent 10,000. Le nombre fixe des habitans s'élève à 582,000, indépendamment des personnes attachées à la suite des princes mogols et d'autres étrangers qui se montent à près de 3,000. Durant les fêtes religieuses, le concours du peuple est au-delà de tout calcul; quant aux Mahométans, il n'y en a pas plus d'un sur dix Hindous. On dit que 8,000 maisons sont occupées par des brahmes qui reçoivent des aumônes quoique chacun d'eux possède quelque chose.

La mosquée, avec ses minarets, a été bâtie par Aureng-Zeb qui voulait mortifier les Hindous; elle est sur le point le plus élevé et le plus apparent, tout près du fleuve, et de plus les fondemens en ont été jetés dans un terrain sacré où était un temple hindou: celui-ci fut démoli pour faire place au temple musulman; la ville sainte fut profanée; la mosquée domine sur toutes les pagodes, et ce qui est peut-être plus piquant, sur toutes les terrasses des maisons sur lesquelles les femmes prennent le frais le soir et le matin.

Du haut d'un des minarets, la vue s'étend sur toute la ville et sur la riche campagne qui l'entoure; je vis le fleuve dans lequel se baignaient des milliers d'habitans. Un petit temple dédié à Mahadeva en porte le trident à une hauteur médiocre, tout



près des minarets, au haut desquels s'élève le croissant, emblème exact de l'état dans lequel se trouvaient précédemment les deux religions. La tyrannie semble être la conséquence nécessaire de l'islamisme dont le premier principe est l'intolérance.

Le nombre des temples érigés en l'honneur des principales divinités est très-considérable; les principaux sont ceux de Vichnou et de Mahadeva, ainsi que de leurs épouses. Il faut employer quinze jours pour faire les prières et les offrandes de fruits à chacun d'eux. Le premier jour le pèlerin se baigne dans le puits sacré de Meunkernika, et les autres jours dans le Gange.

Le climat de Benarès passe pour très-sain: cette ville, quoique située par  $23^{\circ} 30'$  de latitude nord, par conséquent sous le tropique du Cancer, est rafraîchie par le voisinage de l'Himalaya; le froid y est quelquefois assez vif en hiver pour occasioner des gelées blanches et même produire des glaçons.

Arrivé de l'autre côté du Gange; je pus contempler l'ensemble de Benarès; je n'avais pu me former une idée exacte de la beauté de sa perspective en traversant ses rues, ou en la regardant du haut des minarets; d'innombrables pagodes de toute grandeur et de toutes les formes s'élèvent sur la rive du Gange et même empiètent sur le lit de ce fleuve. Construites uniformément en pier-

res, et avec beaucoup de solidité, elles résistent à la violence du courant qui, dans la saison des pluies, vient les frapper; il y en a de peintes et d'autres dorées; elles ont toutes des dômes que surmonte souvent le trident de Mahadeva. Le contraste que forment les maisons généralement massives avec la légèreté des pagodes réunit l'agrément à la singularité. Partout des arbres couronnent les murs, et les milliers d'Hindous que l'on voit constamment se baigner dans le fleuve, ou y laver du linge, n'ajoutent pas médiocrement à la bizarrerie de cette scène extraordinaire.

Le nombre des Européens est peu considérable. Parmi une si grande population d'Hindous et dans une ville si sainte, on peut supposer que la quantité de mendians est très-forte; toutefois plusieurs Hindous ont de grandes fortunes, et sont ou négocians ou banquiers. Benarès a depuis long-temps été le grand marché des diamans et des autres gemmes apportées du pays de Boudelcound.

Benarès ou Casi étend sa sainteté sur le territoire qui l'entoure dans un rayon de dix milles. Le lingam de la principale pagode est regardé comme une pétrification de Siva lui-même. Suivant une autre légende cette cité fut originairement bâtie en or; les péchés des hommes la transformèrent en pierre, et l'accroissement de la



perversité l'a réduite à n'être que de terre couverte de chaume. Les brahmes affirment que Benarès ne fait point partie du globe terrestre, il repose sur l'ananta, serpent à dix mille têtes (l'éternité); cette cité est fixée sur la pointe du trident de Siva; ils allèguent à l'appui de cette assertion le fait que jamais on ne ressent de tremblement de terre à Benarès ni dans sa banlieue sacrée, et ajoutent qu'en conséquence de cette position particulière, elle a échappé à la destruction dans un bouleversement partiel du monde. La plupart des Hindous ne restent que peu de temps à Benarès, puis retournent dans leurs familles; cependant cette visite transitoire assure au pèlerin l'entrée dans le ciel de Siva. Quelques-uns reviennent voir la ville sainte; on cite entre autres un dévot qui avait fait seize fois le voyage entre Benarès et Ramisseram, sur le détroit de Manaar. Des guides ou cicerones vont au-devant des pèlerins dans les villages voisins de Benarès et les conduisent par troupes à Benarès. Il y vient aussi beaucoup de gens de toutes les parties de l'Hindoustan afin de finir leurs jours dans un lieu si saint; les Hindous croient même que les Anglais, quoique mangeant du bœuf, qui meurent à Benarès, peuvent obtenir d'être absorbés dans la substance de Brahma. Quelques poudits se relâchent de leurs dogmes au point de penser que les Anglais peuvent être

sauvés dans deux autres cas, savoir : lorsqu'ils croient fermement à Ganga (au Gange) et quand ils terminent leur existence à Djagrenâth. Ils citent même l'exemple d'un Européen, qui de Benarès, alla droit au ciel; mais il paraît que celui-ci avait laissé de l'argent pour la construction d'un temple après sa mort.

Benarès est célèbre depuis long-temps comme le siège de la science des brahmes. Indépendamment d'un collège fondé par les Anglais pour la littérature hindoue, on compte dans cette ville plus de trois cents professeurs hindous qui enseignent en particulier la connaissance des lois; le nombre de leurs élèves est de plus de cinq mille. Persuadés que s'ils recevaient directement quelque chose de leurs disciples, le mérite de leur expliquer les vedas serait perdu, ils n'en veulent rien accepter, et se reposent entièrement sur le produit des donations que leur font les pèlerins d'un rang distingué, et sur les salaires réguliers que leur allouent différens princes hindous, tels que le radjah de Djeypour et plusieurs chefs marattes. Le gouvernement anglais a essayé d'assigner des revenus fixes à ces professeurs. Il n'a pu parvenir à vaincre les préjugés des Hindous sur ce point; parce que la fonction de professeur considérée comme un emploi, répugne aux idées des poudits, et que les plus savans de ceux-ci ont cons-



tamment refusé d'accepter cette place, quoique les appointemens en fussent considérables.

On enseigne aussi à lire et à écrire aux petits garçons ; on les réunit dans un endroit couvert de sable uni sur lequel ils tracent les lettres avec le doigt ou avec un roseau, et en même temps les prononcent. Quand l'espace devant chaque écolier est rempli de caractères, celui-ci l'efface et le prépare pour une nouvelle leçon.

Benarès est à 154 lieues au nord-ouest de Calcutta : en continuant à remonter le Gange, après avoir quitté la ville sainte, on arrive bientôt sous les murs d'Allahabad, située au confluent du fleuve sacré et de la Djemna. Cette position avantageuse pour la défense du pays et pour le commerce, a dû fixer de bonne heure l'attention pour y fonder une ville ; plusieurs personnes pensent qu'Allahabad occupe l'emplacement de Palibothra, cité célèbre dans l'antiquité.

Le fort bâti au confluent même des deux rivières est très-ancien, Akbar, empereur mogol, le fit restaurer, les Anglais l'ont augmenté. Sa situation est admirable : dans les saisons des hautes eaux, on y jouit d'un spectacle magnifique ; d'un côté l'on voit le Gange roulant des flots jaunes et turbulens, de l'autre la Djemna limpide et paisible coulant mollement près des murs de la citadelle.

Les brahmes donnent à Allahabad le nom de Bhas Prayaga, ou, par manière de distinction, comme le confluent le plus grand et le plus saint du Gange avec une autre rivière, ils le nomment simplement Prayaga. Les quatre autres Prayagas sont dans la province de Serinagor : celui-ci doit sa célébrité à la jonction du Gange avec la Djemna et le Seresvati ; celle-ci n'existe plus ; les Hindous prétendent qu'elle vient, par-dessous terre, se joindre aux deux autres, et que par conséquent, en se baignant ici, l'on acquiert autant de mérite que si l'on s'était plongé dans les trois séparément. En arrivant ici, le pèlerin s'assoit sur le bord du fleuve, et se fait raser la tête de manière que tous les cheveux tombent dans l'eau, les vedas promettant un million d'années de séjour dans le ciel pour chaque cheveu que l'eau entraîne. Après s'être fait raser, le dévot se baigne, et le même jour ou le lendemain il pratique les cérémonies en mémoire de ses ancêtres défunts. Le gouvernement exige de chaque pèlerin un droit de trois roupies pour la permission de se baigner ; les dons et les charités que l'on fait aux brahmes assis sur les rives du fleuve montent bien plus haut. Plusieurs dévots se privent volontairement de la vie à ce Prayaga si sacré ; ils pratiquent certaines cérémonies et vont dans un bateau à l'endroit précis où les trois rivières se réunissent ; ils attachent trois



cruches d'eau à leur corps, puis s'enfoncent dans le fleuve. D'autres perdent la vie, sans le vouloir, par l'empressement avec lequel un grand nombre à la fois se précipitent pour se baigner au point sanctifié, à une période de la lune déterminée, parce qu'alors l'expiation est le plus efficace. Il vient à Allahabad près de 80,000 pèlerins tous les ans.

En continuant à voyager au nord en remontant la Djemna, on rencontre Agra, jadis capitale de l'empire mogol. Campé en face de cette ville sur la rive gauche de la rivière, dit Hodges, voyageur anglais, je voyais un tableau bien triste. Tout le terrain que l'œil peut embrasser présente des édifices ruinés, de longs pans de murs, des portions de dômes et de quelques bâtimens considérables; enfin des tombeaux. Sur la rive droite de la Djemna, on trouve les ruines des palais des Omras; un peu plus loin on découvre Agra. Cette ville semble sortir du sein de l'eau, et forme un grand demi-cercle. Le palais impérial est d'une grande étendue; il est construit en pierres de taille rouges. Il était originairement entouré d'un fossé double, large et très-profond, toujours rempli d'eau: aujourd'hui le fossé extérieur est en ruines, la grande route le traverse. La grande mosquée dépérit de jour en jour. On n'aperçoit que bâtimens dégradés; il me fut impossible de

contempler les restes de cette grande et auguste cité sans éprouver un sentiment de mélancolie profonde.

Les rues d'Agra, de même que celles de Benarès, sont très-étroites, un palanquin a de la peine à y passer. A près de six milles de distance, sur la route de Delhy, on voit à Sekendery le mausolée de l'empereur Akbar, édifice immense qui s'élève au milieu d'un jardin planté de grands arbres, d'arbres à fruits et d'arbustes à fleurs. Le monument est à cinq étages; une des tours qui termine le plus élevé est renversée, les dômes qui surmontent les autres sont très-endommagés. Les rayons du soleil par des régions orientales, dardant en plein sur un édifice composé de pierres rouges et de marbre blanc, produisent un éclat dont l'imagination d'un habitant du nord ne peut se faire une idée. La solitude qui règne dans ces jardins abandonnés porte involontairement à la tristesse et à la rêverie. Après avoir contemplé avec admiration ce monument d'un empereur dont les exploits ont retenti dans tout l'univers, et mieux connu encore par son humanité, sa générosité et son amour pour les lettres, je voulus fixer un instant mes regards sur la pierre qui couvrait les restes d'un si grand homme. J'y fus conduit par un vieux mollâ qui garde les clefs de l'intérieur. Le sépulcre est dans une vaste salle



qui occupe tout l'espace intérieur et qui se termine par un dôme au haut duquel des fenêtres donnent passage à un demi-jour religieux. Les murs sont revêtus de marbre blanc. Au centre s'élève le sarcophage aussi en marbre blanc sur lequel on lit simplement le nom d'*Akbar*.

Du sommet des minarets placés à la partie antérieure de l'édifice, la vue s'étend à plus de trente milles sur une plaine immense parsemée des débris de son ancienne grandeur. On aperçoit dans le lointain la Djemna et les tours brillantes d'Agra.

L'état actuel de cette superbe contrée est une preuve affligeante des désastres qu'entraîne un gouvernement vicieux, une ambition démesurée et toutes les horreurs de la guerre civile. Lorsque les souverains de ce pays étaient dans toute la force de leur puissance, et usaient avec sagesse de leur autorité, la beauté du climat aidée d'un peu de travail devait en faire un jardin délicieux : tout est maintenant dans le silence et le deuil.

En quittant Agra on remonte la Djemna et l'on arrive à Delhi, ancienne capitale des empires patan et mogol. En 1631 Chah Djehan, dégoûté du séjour d'Agra, où les chaleurs de l'été étaient excessives, et désirant élever une métropole qui portât son nom, agrandit Delhi sur la droite de la Djemna, et nomma cette nouvelle cité Chah Djehan Abad : mais l'habitude est presque toujours plus forte

que la volonté des despotes. Le dernier nom fut très-peu usité et aujourd'hui il est presque oublié.

Delhy, au temps de sa splendeur, dont les voyageurs du dix-septième siècle nous ont laissé des descriptions si pompeuses, couvrait un espace de vingt milles carrés ; aujourd'hui ses ruines occupent un emplacement à peu près aussi considérable. Malgré sa grande antiquité et le long période pendant lequel elle a été la première ville de l'Hindoustan, sa localité n'a rien de remarquable. Le terrain des environs est passablement stérile, et pendant la saison sèche la rivière n'est pas navigable pour les bateaux un peu grands.

L'enceinte de Delhy qui est à peu près de sept milles, est entourée de trois côtés d'un mur en briques et en pierres. Le medressé ou collège mahométan est fermé et désert. Les palais somptueux des omrahs ou grands de l'empire n'offrent plus que des restes de constructions. La citadelle de Selimghor, l'observatoire, les jardins de chahlimar, tout a été pillé, dévasté. L'étendue du palais de l'empereur est immense ; à peu de distance est la mosquée, devant laquelle, en 1739, le farouche Nadir-Châh s'assit pour voir le massacre des infortunés habitans de cette cité.

Toutes les rues, à l'exception de deux, sont étroites ; la plupart des maisons sont en briques ; les bazars sont assez mal fournis : on dit que,